Négation, Non-existence et Structuration en Egyptien Ancien

Negation, non-existence and structuring in old egyptian

Annie Lancri

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/84>

DOI : 10.4000/praxematique.84

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1994

Pagination : 117-136

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Annie Lancri, « Négation, Non-existence et Structuration en Egyptien Ancien », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 23 | 1994, mis en ligne le 27 juillet 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/84> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.84>

Négation, Non-existence et Structuration en Egyptien Ancien¹

La langue du Moyen-Egyptien hiéroglyphique (que l'on peut situer aux alentours du XX^e siècle avant notre ère) présente un système de structuration dont la richesse étonnante ne peut manquer de stimuler la réflexion linguistique moderne. Dans le seul domaine de la négation, l'égyptien de cette période dispose de pas moins d'une dizaine de procédés différents. Nous limiterons l'analyse à trois d'entre eux – *n*, *nn* et *tm* – en raison des contraintes imposées par le cadre de cet article, mais aussi parce qu'il nous semble trouver là les rouages essentiels du fonctionnement de la négation dans la langue. Un examen de chacun des opérateurs, doublé d'une confrontation de leurs emplois respectifs, paraît, en effet, susceptible d'offrir, au terme de l'exploration, les moyens d'entrevoir les principes fondateurs d'une organisation, à la fois harmonieuse et unifiante.

1. Remarques préliminaires

L'égyptien ancien étant une langue morte, appartenant, qui plus est, à une famille de langues dont l'écriture ne note pas les voyelles (groupe chamito-sémitique), deux facteurs vont nous échapper totalement : les variations prosodiques et accentuelles, d'une part, et les alternances

¹ Le thème du présent article a fait l'objet d'une communication, en novembre 1993, à l'UFR de linguistique de Paris III, dans le cadre d'un séminaire du Centre de Recherche en Morphosyntaxe du Français Contemporain, dirigé par Mary-Annick Morel.

vocaliques, d'autre part. Cela dit, même si les seules traces d'opposition que nous puissions appréhender à partir de l'écrit se réduisent à des marques consonantiques, les phénomènes qui se dégagent sont suffisamment intéressants pour mériter de retenir notre attention.

Dans le cadre de la conjugaison, nous pouvons ainsi remarquer l'existence de *formes marquées* à côté de *formes non-marquées*. A une forme non marquée de type *sdm.f*, constituée d'un lexème verbal *sdm* = « entendre », et d'un pronom-suffixe *f* = « il », s'opposera la forme marquée *sdm.n.f*, dans laquelle il est facile de repérer l'adjonction d'un infix *n*. Cette distinction se révèle essentielle, dans la mesure où elle induit des effets de sens radicalement opposés, renvoyant, en gros, au présent ou à l'avenir, dans le premier cas, et au passé, dans le second cas : *sdm.f* = « il entend », « il entendra », « puisse-t-il entendre » ; *sdm.n.f* = « il a entendu ». Les étiquettes, adoptées par les égyptologues, d'accompli pour *sdm.n.f*, et d'inaccompli ou de prospectif, selon les cas, pour *sdm.f*, tendent à montrer qu'il s'agit là de formes plus aspectuelles que temporelles à proprement parler. Nous verrons un peu plus loin ce qu'il y a lieu d'en penser.

Tous les exemples, à l'exception de quelques manipulations pédagogiques, sont authentiques. Nous avons choisi des textes du Moyen-Empire, afin d'éviter, autant que faire se peut, les variations dues à l'évolution de la langue. L'essentiel de notre corpus est extrait des séminaires de B. Mathieu, enseignant au Cours Khéops et de P. Vernus, professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, à qui nous devons notre initiation et perfectionnement dans cette langue. Qu'ils en soient ici remerciés. Nous devons également exprimer notre gratitude envers Dominique Farout, historien de l'art et égyptologue, pour avoir accepté de dessiner les hiéroglyphes.

2. La particule *n* de négation

2.1. Quand le linguiste se trouve face à plusieurs formes de négation, le problème se pose de savoir par laquelle entamer l'analyse pour avoir le maximum de chances de saisir les articulations du système. Une des raisons qui nous a poussée à commencer notre étude par la particule *n*, c'est qu'elle nous est apparue comme la forme la plus simple

et la plus facile à identifier d'emblée comme expression de la négation : en effet, l'hiéroglyphe qui lui correspond représente deux bras largement ouverts, paumes tournées vers le ciel (même si les scribes du XX^e siècle ont la fâcheuse habitude de les représenter orientées vers le bas), ce qui traduit assez clairement le concept de vide, surtout dans un contexte égyptien où l'on pensera à l'opposer à l'idéogramme du verbe « donner », représenté, quant à lui, par un bras et une main dans laquelle se trouve une offrande. Ainsi, figurer la négation, au degré le plus simple, par le biais d'une métaphore, jouant sur l'opposition vide/plein, c'est déjà un indice intéressant concernant l'opération négativisante.

2.2. règle de Gunn

Que le *négatif* ne puisse se concevoir que par opposition au *positif*, cela paraît tomber sous le sens. Doit-on en conclure pour autant qu'il existe une parité entre les deux, l'un n'étant que l'envers de l'autre ? C'est ce que donneraient à penser ces quelques lignes de Tesnière :

Toute négation procède d'une affirmation. La chose niée s'exprime en effet de la même façon que la chose affirmée, avec cette seule différence qu'elle comporte en plus le *marquant de la négation*. L'étude de la négation comporte donc essentiellement l'étude de son marquant.²

Or, si l'on considère ce qui se passe en égyptien ancien, on se rend compte que la version négative d'un énoncé est loin de se résumer à la simple concaténation de la version positive + un marqueur de négation. Ceci est d'autant plus sensible, avec la particule *n*, que l'on assiste à un véritable bouleversement des formes conjuguées, dès lors qu'on passe de la forme affirmative à la forme négative. Examinons les deux exemples suivants :

² Cf. L. Tesnière, *Éléments de Syntaxe Structurale*, Klincksieck, Paris, 1976 : 217.

(1)

r gr n mdw.n.f
la bouche se tait, elle ne parle pas.

(2)

iw s^{nh}.n.i niwt.i n it.i s3t s
j'ai fait vivre ma ville, sans enlever de fille de bonne famille.
(mot-à-mot : je n'ai pas enlevé...)

Dans l'énoncé (1), la phrase négative *n mdw.n.f* est à interpréter comme un inaccompli : « elle ne parle pas », alors que la phrase sans négation, *mdw.n.f*, a normalement la valeur d'un accompli : « elle a parlé ». Le même phénomène se produit dans l'énoncé (2), sauf que là tout est inversé : *n it.i* correspond au sens de « je n'ai pas enlevé », alors que *it.i* signifie « j'enlève ». Ce chassé-croisé des effets de sens, que la négation *n* déclenche, est tellement systématique que les égyptologues en ont fait une règle, la *règle de Gunn* (1921), du nom de son découvreur.

Quelles conclusions devons-nous tirer de ces observations ? Il est clair, tout d'abord, que *négation* et *affirmation* ne sont pas sur le même plan, structurellement parlant. A ce sujet, la phrase de Tesnière, « *Toute négation procède d'une affirmation.* », résume bien la situation : la négation est seconde par rapport à l'affirmation.

Ce jeu de la négation avec l'aspect ne doit donc pas nous troubler outre mesure. D'autant plus que le phénomène est loin d'être isolé : on le retrouve dans d'autres langues, comme le polonais, où le fait de

négativiser une forme impérative suffit à déclencher le passage d'un perfectif à un imperfectif :

ouvre la porte = *otworz* drzwi (perfectif)
 n'ouvre pas la porte = *nie otwieraj* drzwi (neg + imperfectif)

Pour Adamczewski, à qui nous devons cette paire minimale, le choix de la forme ne dépend pas de ce qu'on envisage dans l'extralinguistique, mais de ce qui se passe dans la langue : à savoir une nécessité d'opposer des phases de structuration différentes. Ainsi, ce que certains pourraient prendre pour une forme de marquage intempesitif ne serait, en fait, qu'une forme de dé-marquage de la négation par rapport à la structure qui lui sert d'appui.

Dans le droit fil de ces remarques, le bouleversement effectué en égyptien par la particule *n* de négation pourra s'expliquer de la façon suivante : si inversion il y a, c'est au niveau des formes que cela se joue, et non au niveau du sens. Etant donné que la négation n'a pas de référent, elle ne peut faire sens qu'à partir d'une construction première. Il arrive donc qu'elle marque dans l'énoncé son *statut d'opération seconde*, en modifiant l'état de la construction sur laquelle elle se fonde, ceci pouvant aller, comme ici, jusqu'à remplacer une forme par son antonyme. Ainsi à l'accompli se substitue l'inaccompli, et vice-versa. Remarquons, au passage, que ces étiquettes n'ont plus beaucoup de sens, à un stade où il n'est plus question que de marquer un décalage d'ordre structurel.

2.3. fonction du *n* de négation

On peut maintenant se demander quelle est la spécificité de ce *n* de négation dans le système général. Le fait qu'il intervienne en contexte passé ou présent, plutôt qu'orienté vers l'avenir, constitue déjà en soi un indice non négligeable. On peut d'emblée en inférer que ce genre de négation sera plus de type *constatif* que modalisant. Reprenons un exemple déjà cité :

- (1) *r gr n mdw.n.f*
la bouche se tait, elle ne parle pas.

Ce qui frappe immédiatement, c'est qu'il s'agit là d'une reprise pléonastique : les deux parties de l'énoncé renvoient à une même réalité extralinguistique, à cette différence près que la première l'exprime positivement et la seconde négativement. Sans aller jusqu'à dire que la forme négative n'est que la réplique de la forme positive, on peut cependant constater que c'est à partir de celle-ci qu'elle se constitue.

Ce phénomène de reprise négative, bâtie directement sur la prédication qui précède, se retrouve très fréquemment en égyptien ancien. En voici deux exemples supplémentaires à l'appui :

- (3) *c_{nw} pw n rdi.n.f s3.f*
he is one who comes again, he does not turn his back.
(exemple et traduction anglaise de Gardiner, p.80)

(4)

- m ph nty n ph.n.f*
« N'attaque pas celui qui ne t'attaque pas. »

L'énoncé (3), bâti sur le même modèle que l'énoncé (1) peut s'analyser dans les mêmes termes que celui-ci. Il n'en va pas de même pour l'énoncé (4), dont la première partie est déjà, comme on le voit, une forme négative : le *vétitif* *m* suivi d'un complément verbal. D'autre part, sémantiquement parlant, la deuxième partie de l'énoncé est loin de constituer la réplique négative de la première. Il s'agit, en fait, d'une

relative à valeur définitoire : « *celui qui ne t'attaque pas* ». Il n'en reste pas moins que cette relative négative se construit à partir d'éléments puisés dans la première partie, tout en se démarquant structurellement par rapport à elle. On assiste, en effet, avec *n ph.n.f*, non seulement à la reprise d'un élément lexical, *ph* (arrière-train de félin prêt à bondir) signifiant « attaquer », mais aussi et surtout à la mise en place d'une prédication complète (prédicat verbal + sujet), marquée du sceau du *n de relation* ( ), comme trace, sans doute, d'une *pré-figuration* de relation prédicative fournie par le contexte.

Ajoutons qu'en dépit de leur diversité structurelle, les énoncés que nous avons vus présentent tous une première partie qui renvoie au temps *présent*, et plus précisément à un présent de type *générique* ou *gnomique*. On comprend donc aisément que la partie négative se mette au diapason du reste de l'énoncé et s'interprète, elle aussi, comme un présent à valeur atemporelle.

En fait, dans ce type de configuration, tout se passe comme si l'énonciateur se désengageait de la prise en charge de la négation. Et s'il n'éprouve pas le besoin de donner sa garantie personnelle, c'est que la situation ou le contexte est là pour assurer la validité de la prédication négativisée.

Peut-on en conclure que toute trace de modalité soit absente de ce type de structuration ? Ce n'est pas évident. Surtout si l'on considère les effets de sens de certains énoncés :

(5) *n m(w)t.n.f n m(w)t whm n s3.n sw hk3w*

Il *ne peut pas* mourir d'une seconde mort, la magie *ne peut pas* l'arrêter.

Vernus voit là une certaine forme de modalité, dans la mesure où l'on a affaire à une *négation de capacité* : il conviendrait donc peut-être mieux de traduire l'exemple (1), examiné précédemment, par « *la bouche se tait, elle ne peut pas parler* », ou encore « *elle ne peut plus parler* », plutôt que par « *elle ne parle pas* », surtout s'agissant d'exprimer les méfaits de la vieillesse.

Que doit-on en penser ? Tout d'abord, le fait qu'on puisse parfois hésiter dans les traductions entre un simple présent et une modalité de

capacité montre bien que la marge entre les deux n'est peut-être pas aussi grande qu'on pourrait le penser. Certains présents peuvent rendre compte d'une propriété du sujet tout autant qu'une modalité de capacité : ex : *John plays the guitar* ; *Jean joue de la guitare*. On sait, par ailleurs, que, dans le cas des verbes de perception, l'anglais fera la distinction entre *see* et *can see*, alors que le français conservera une certaine ambiguïté.

En second lieu, on peut avancer que la modalité de capacité est sans doute la plus « objective » des modalités ; elle relève en tout cas du *simple constat*. Quand on dit « *John can swim* », on peut, en effet, se demander en quoi consiste au juste la subjectivité de l'énonciateur, hormis la connaissance qu'il a de la relation d'inhérence qui unit le sujet *John* au prédicat *swim* !

On peut, enfin, se demander si ce n'est pas à ce *n de relation* – à la fois, marqueur d'inversion de polarité (règle de Gunn) et marqueur de relation pré-établie – que l'on doit imputer la responsabilité de cet effet de sens. En effet, il paraît tout naturel qu'une *relation nouée*, à partir d'un *constat objectif*, en *contexte générique*, puisse entraîner des effets de *propriété négative*, et on admettra, du même coup, que l'énonciateur en soit réduit à un rôle de simple porte-parole, puisque cette relation négative a été établie, pour ainsi dire, en dehors de lui, malgré lui, et, en tout cas, indépendamment de sa volonté personnelle.

Voyons maintenant ce qui se passe en contexte passé :

- (6) ii.n.i (...) n hpr nhw m ms^C.i
je suis revenu (...) sans avoir subi de pertes au sein de mon
armée.
(= des pertes ne sont pas advenues...)
- (7) iw s^Cnh.n.i niwt.i n it.i s3t s
j'ai fait vivre ma ville, sans enlever de fille de bonne famille.
(= je n'ai pas enlevé...)
- (8) n ir.i ht n srr nb ir.n.i ht n h3ty-^C
je n'ai pas fait cela pour n'importe qui, je l'ai fait pour le
prince.

Pour décrire la forme négative *n + sdm.f*, Gardiner (1927/1957 : 80) parle de « *negation of the narrative verb* ». Mais, à notre avis, cette forme n'a rien à voir avec l'expression du passé, seul le contexte narratif est responsable de cette interprétation. On peut, d'ailleurs, remarquer, du moins en ce qui concerne les trois exemples que nous avons donnés, qu'il s'agit davantage de bilan que de récit à proprement parler.

On peut maintenant se demander si la position de l'énonciateur est la même, au regard de la négation, qu'en contexte présent. De prime abord, notre sentiment est partagé : dans tous les cas, nous avons affaire à un *bilan*, ce qui va dans le même sens que le *constat* évoqué pour la première forme étudiée ; en revanche, certains énoncés, comme l'énoncé (8), vont jusqu'à prendre un tour *polémique*, ce qui semble trahir, à première vue, une certaine part de subjectivité. Comment trancher, et surtout, comment rendre compte de cet effet ?

Il semblerait que l'énonciateur exploite ici une caractéristique de la forme *sdm.f*, à savoir *l'inchoation de la relation*. Ainsi, alors que la forme marquée engendrait des effets d'évidence, parce que la relation négative, déjà nouée, semblait aller de soi, on aura ici exactement le sentiment inverse, en raison même de l'absence d'acquis de relation. Dans ce cas, l'énonciateur initie une relation négative, afin de prendre le contrepied d'une relation positive que tout un chacun serait en droit d'attendre. D'où l'effet polémique enregistré. Une paraphrase commune permettrait ainsi de rendre compte des trois énoncés :

tel fait aurait pu se produire, comme on s'y serait normalement attendu, *mais cela n'a pas été le cas*.

Deux points, dans cette glose, nous paraissent essentiels : on voit, d'une part, que la négation a besoin, là aussi, d'un présupposé pour se construire ; d'autre part, on remarque que l'accent est mis sur le constat négatif : les événements auxquels on aurait pu s'attendre *ne se sont pas produits*. Il semble donc, en fin de compte, que l'emploi du *n de négation* en contexte passé ne soit pas si éloigné de son emploi en contexte présent.

L'énoncé (7) ci-dessus nous fournit un argument de plus à l'appui de cette thèse. En effet, comme on peut le constater, la partie positive de l'énoncé est introduite par *iw*. Or, *iw* est une particule d'énonciation qui a pour fonction de signaler le *caractère objectif et avéré* de ce qu'elle domine. On sait, par ailleurs, que *iw* et *n* s'excluent mutuellement. On en déduira donc que les deux particules se complètent, et qu'elles ont un rôle commun à jouer, l'une intervenant au niveau de l'affirmation, et l'autre sur le plan de la négation.

En résumé, ce qu'il faut retenir de ce type de négation, c'est qu'il n'engage pas la responsabilité de l'énonciateur, car, ce qui est énoncé est toujours, d'une manière ou d'une autre, *attesté par les faits eux-mêmes*, ou, en tout cas, présenté comme tel.

3. nn et la prédication de non-existence

3.1. Avec *nn*, la situation est totalement différente. Cet exemple en donnera la mesure :

(9)

nn ms.s r nhh
elle n'enfantera jamais.

On remarque, en effet, que l'énoncé est orienté vers l'avenir, et non plus vers le présent ou le passé. Il paraît donc légitime d'en conclure que l'on a quitté le domaine du *constatif* pour entrer dans celui du *subjectif* et de la *négation modalisée*. Par ailleurs, son mode de structuration aussi bien que la liste de ses effets de sens sont très révélateurs de la mission particulière qui lui est confiée.

3.2. analyse de la structuration

Voyons, tout d'abord, ce que dit Gardiner (1927/1957 : 80) à ce sujet :

The distinction between *nn* and *n* is rather obscure ; possibly is always a predicate 'not is...', 'it is not (the case that)...', while is more closely linked to the word which it precedes and qualifies.

Cette hypothèse de Gardiner se trouve confirmée par les travaux qui ont suivi : *nn* représente bien un *prédicat* à part entière, à la différence de *n* qui n'est qu'une simple *particule*. Ainsi, syntaxiquement, l'énoncé (9) doit s'analyser en ces termes :

nn / *ms.s* *r nhh*
(est non-existant) (enfanter + elle) (à jamais)

PREDICAT / SUJET + ADVERBE

et son sens se comprendre littéralement :

[le fait qu'elle enfante] est non existant, à jamais.
(= elle n'enfantera jamais)

Or, ce qui frappe, c'est que nous avons affaire à deux prédications imbriquées :

prédication n°1 : *ms* / *s*
 PREDICAT / SUJET
 VERBAL (pronom-suffixe)
prédication n°2 : **nn** / *ms.s*
 PREDICAT SUJET
 ADJECTIVAL
 (non existant) (prédication n°1 nominalisée)

Que se passe-t-il au juste ? Un morphème négatif *nn* prend la forme d'un *prédicat adjectival* pour signifier que ce qui suit est « *non existant* » ; d'où l'étiquette qui lui est attribuée de *prédicat de non-existence*. Mais son intervention n'est pas sans conséquence sur le plan syntaxique. Ainsi, la proposition qui suit *nn*, même si elle conserve des traces de conjugaison (prospectif) et comporte un verbe et un sujet, n'est plus à analyser en constituants séparés, mais comme *un seul bloc*. Nous assistons, en fait, à une redistribution des rôles : les éléments à droite de *nn* constituent bien, au départ, une phrase à part entière, mais le fait que *nn* soit rajouté à gauche crée la nécessité d'un rééquilibrage syntaxique, faisant de la proposition en question le sujet d'une phrase nouvelle, dont *nn* constitue le prédicat. Ceci montre à l'évidence que les énoncés comportant *nn* sont des *énoncés complexes* : une partie de l'énoncé a été *pré-construite* pour servir de cible à la négation.

Pour résumer le mécanisme, nous avons affaire à deux opérations qui se hiérarchisent : l'énonciateur pose les éléments d'une relation sujet/prédicat, qu'il considère comme envisageable (emploi du prospectif) ; puis, il fait passer cette construction au second plan, afin de dire ce qu'il en pense, à savoir que la relation n'a pas lieu d'exister. On peut

donc présumer que la part de *subjectivité* sera très importante dans les énoncés comportant ce type de négation.

3.3. emplois et effets de sens

Voyons ce qu'il en est, en passant en revue les emplois les plus fréquents, et commençons par les *interdictions catégoriques*, dont cet énoncé constitue une illustration particulièrement éloquente :

(10)

nn *di.n* *ck.k* *hr.n* *in* *bns w* **n-is**

dd.n.k *rn.n*

« Nous ne te laisserons pas passer, disent les montants
de la porte, sauf si tu peux dire notre nom. »

Il s'agit ici du voyage du mort dans l'au-delà, et ce dernier doit, entre autres épreuves, franchir un certain nombre de portes. Le message est implacable : telle est la volonté de l'énonciateur (ici, les montants de la porte !) et le co-énonciateur, qu'il le veuille ou non, doit s'y plier. Le lien entre négation et modalité est évident. On ne peut, d'ailleurs, s'empêcher de penser à l'anglais, qui emploierait, dans ce cas, une modalité : « we *shan't* let you pass... ».

Dans le même ordre d'idée, on peut citer le cas où l'énonciateur donne des *instructions négatives* :

(11) *h3p ss pn m cfdt m hd*
nn *rdit m3 ky bw hr.f wpw.hr.k ds.f*
 Cache ce livre dans une boîte en argent,
 sans permettre qu'un autre que toi-même voie où il se trouve.

Les *énoncés prédictifs*, comme ci-dessous, vont également dans le sens d'une forte modalisation :

(12) **nn** *ms.s r nhh*
 elle n'enfantera jamais.

registres totalement différents. Ces quelques manipulations permettront d'en juger :

<i>iw</i>	<i>f</i>	<i>im</i>	=	il est là
<i>nn</i>	/	<i>sw im</i>	=	il n'est pas là
<i>nn</i>	/	<i>nb im</i>	=	le seigneur n'est pas là

Comme on peut le constater, *nn* se substitue à *iw*, particule servant de support au pronom-suffixe « *f* » = « il ». Par suite de l'intervention de *nn*, la syntaxe de l'énoncé va se voir déséquilibrée. Comme il est impossible pour « *f* » de se greffer sur *nn*, parce qu'il s'agit d'un prédicat, la langue va se rabattre sur une autre classe de pronoms, les pronoms dépendants, auxquels elle a recours généralement dans les cas de subordination, d'où le nom qui leur est donné. Ainsi, *sw* prend ici la relève de *f* pour fonctionner sur le même plan que la négation. Ce remaniement spectaculaire de la structure de base montre avec éloquence à quel point il convient de ne pas confondre le plan de la négation avec le plan de la simple affirmation.

Que conclure de ces observations, si ce n'est que l'absence constitue une opération extrêmement complexe, qui se construit entièrement dans la langue, et qui ne peut relever que du *dire*. C'est sans doute cette nécessité qui a prédominé dans le choix de *nn*, au dépens de *n*, pour exprimer l'absence, car c'est la forme la plus apte à rendre compte de ce qui est « au-delà de toute référence ».

4. l'auxiliaire de négation *tm*

Nous avons laissé l'opérateur *tm* pour la fin, car c'est là, semble-t-il, l'étape ultime du système. Autrement dit, c'est avec elle que l'opération de négation se clôt. D'une manière ou d'une autre, la négation a été entérinée, et il n'y a plus lieu d'y revenir ou de la remettre en question. Ce fonctionnement nous est dicté par le sens même du verbe qui s'est grammaticalisé pour devenir opérateur de négation. En effet, comme nous l'indique Gardiner, le verbe *tm* signifie « *end* » ou « *be complete* ». On peut donc, dans une certaine mesure, établir un lien entre la fonction lexicale du verbe : « cesser de faire quelque chose » ou « être complet » et sa fonction grammaticale : « la relation est saturée », « l'opération est terminée ». On est donc parvenu au bout du vecteur de la construction

négative, et il n'est plus question, ni de débattre de sa validité, ni même de la garantir, elle est devenue *thématique*. Voyons d'abord ce qui se passe sur le plan syntaxique :

(14)

nn tm.f ir bw-nfr n h3st wnn.ty.sy hr mw.f

il est impossible qu'il ne fasse pas du bien à un pays qui lui sera
fidèle (mot-à-mot = qui sera sur son eau)

Parce qu'il comporte une double négation, l'exemple (14) permettra, d'emblée, de saisir les caractéristiques essentielles de l'opérateur en question. On voit, en premier lieu, que *tm* est bien un verbe, puisqu'il peut se conjuguer : *tm.f* est un prospectif, comme il convient après *nn*. Cependant, il s'agit davantage d'un *auxiliaire de négation* que d'un verbe à part entière, servant uniquement de relais négatif à un verbe lexical, qu'il dépouille, au passage, de ses marques. On ne peut manquer ici de faire le rapprochement – toutes proportions gardées – avec le fonctionnement de *do* en anglais. Par ailleurs, on notera que la forme *tm.f* se situe elle-même sous la dépendance d'une autre négation, *nn*. Il faut donc en déduire que *tm.f* fait partie d'un tout soudé, dont aucune partie n'est plus autonome, puisque *nn* nécessite, comme on l'a vu, la nominalisation de tout ce qui suit, pour pouvoir opérer.

Ceci nous montre à l'évidence que *tm* correspond bien à une négation thématique (au sens où l'entend H. Adamczewski) ; ce qui signifie qu'à la différence de *nn*, ce n'est pas seulement une prédication qui est ici « gelée », c'est également l'opération de négation qui l'accompagne. Il semble, d'ailleurs, que la conjugaison de la négation avec le reste de l'énoncé ne soit rien d'autre que la *signature métalinguistique* de cet accord total et irréversible entre les deux parties.

A la lumière de ces considérations, il semblerait que tous les emplois de *tm*, en dépit d'une certaine diversité, puissent s'expliquer sans difficulté. Le cas de la double négation, comme en (14), est le plus typique. En effet, les deux négations ne peuvent opérer en même temps. Il faut donc qu'elles se hiérarchisent, l'une passant sous la coupe de l'autre. Que *nn* prenne la première place et chapeaute le tout, cela paraît tout naturel, puisqu'il s'agit, globalement parlant, d'une opinion personnelle de l'énonciateur exprimant sa vision des choses concernant l'ave-

nir. L'anglais rendrait d'ailleurs le même sens par deux négations accompagnées d'une modalité : « he *cannot* not... ».

Faute de place, nous clorons la liste des emplois de *tm*, avec son émergence dans les questions :

(15)

dd.in hm.f « in n hnn.n.tn ? »
 Sa Majesté dit alors : « Vous ne ramez plus ? »
 (= est-ce que vous ne ramez pas ?)

(16)

^ch^c.n dd.n n.s hm.f : « tm.t hn hr-m ? »
 Alors, Sa Majesté lui dit : « Pourquoi ne rames-tu plus ? »
 (= le fait que tu ne rames plus, c'est pourquoi ?)

La confrontation des énoncés (15) et (16) est, au sujet de la fonction de *tm*, très éclairante. Selon Gardiner, *tm* peut apparaître après toutes les particules, sauf après *in*. Or, quel est le rôle de *in*? C'est une particule d'énonciation qui sert à introduire les énoncés interrogatifs, que ceux-ci soit orientés positivement ou négativement, dans les questions ouvertes ; c'est-à-dire, plus ou moins, un équivalent de « est-ce que... », en français ; en revanche, c'est à *tm* que revient la charge d'introduire les questions fermées. Cette dichotomie qu'établit l'égyptien entre questions ouvertes et questions fermées – ces dernières étant réservées à la négation de type *tm*, à savoir la forme la plus thématique du système – est déjà en soi digne d'intérêt. Si l'on replace maintenant les deux énoncés dans leur contexte d'origine, on voit, en outre, qu'il s'agit d'une reprise contextuelle. De quoi est-il question ? Nous avons affaire à un récit (extrait des *Contes de Kheops*), et ces énoncés sont attribués au pharaon, qui, lors d'une de ses promenades, tombe en admiration devant de jeunes et belles rameuses. A sa vue, elles s'arrêtent de ramer, d'où les deux questions qu'il pose, à quelques lignes d'intervalle, d'abord au

groupe de jeunes filles tout entier, puis à l'une d'entre elles. L'intérêt de ces exemples, c'est qu'ils constituent quasiment une paire minimale. Le passage se fait, tout naturellement de *in + n* (négation de constat) à *tm* (négation saturée) : en effet, après s'être étonné de la situation, l'énonciateur bloque la prédication, pour passer à l'étape suivante, c'est-à-dire demander pourquoi il en est ainsi.

Conclusion

Au terme de cette incursion dans le domaine touffu et dense de la négation en égyptien ancien, il semble que, même si nous avons dû limiter notre ambition à l'étude de trois opérateurs, nous sommes, néanmoins, en mesure de dégager quelques grandes lignes du fonctionnement général. S'agissant de la langue égyptienne, on a tout lieu de penser que les formes, *n*, *nn* et *tm*, constituent, à elles trois, un micro-système. Ce qui nous amène à le penser, c'est qu'elles semblent s'ordonner, en fonction de leurs structurations et de leurs cibles respectives, selon un vecteur, allant du plan le plus proche de la référentialité jusqu'au plan des opérations les plus complexes, en passant par celui des modalités subjectives.

A propos de la négation, en général, il nous paraît important de mettre l'accent sur deux points : la négation est une opération qui se fait toujours en T^0 , c'est-à-dire qu'elle se construit seulement au moment de l'énonciation. Elle n'a pas de « référent extra-linguistique ». Elle n'a d'autre « existence » que dans la langue. Cependant, elle adapte sa forme aux besoins du contexte et de la situation, ce qui crée l'illusion qu'il existe une négation du passé, du présent ou du futur. On constate, par ailleurs, que la négation est toujours le reflet d'un « travail métalinguistique », à savoir un travail au niveau de la structuration des énoncés, mettant en évidence le stade plus ou moins élaboré de la construction. C'est ainsi que l'on peut, dans une certaine mesure, établir des degrés plus ou moins grands d'intégration de la négation.

En fait, tout est « travail » dans la langue, car le « sens n'est que le résultat d'une structuration », et s'il est une opération de la langue capable de mettre ce principe en évidence, c'est bien la négation.

BIBLIOGRAPHIE

- Adamczewski, H.
 (1977) « Le concept de saturation en linguistique anglaise et en linguistique générale » in *Actes du Congrès de Tours*, 6-20.
 (1982) « L'aspect en anglais, en français et dans les langues slaves », in *Apports Français à la Linguistique Anglaise*, Travaux XXXV du CIEREC, Saint-Etienne, 125-139.
- Delmas, C.
 (1988) « Négation et sensibilité à la structuration », in *La Négation, Domaine Anglais*, Travaux LXI du CIEREC, Saint-Etienne, 61-80.
- Gardiner, Sir A.H.
 (1927/1957) *Egyptian Grammar, being an introduction to the study of hieroglyphs*, Griffith Institute, Ashmolean Museum, Oxford.
- Grandet, P., Mathieu, B.
 (1990 et 1993) *Cours d'Egyptien Hiéroglyphique*, Khéops, 2 tomes.
- Menu, B.
 (1990) *Petite Grammaire de l'Egyptien Hiéroglyphique à l'Usage des Débutants*, Geuthner .
- Vernus, P.
 (1990) *Future at Issue*, Yale Egyptological Studies 4, ed. Simpson, Yale University, New Haven, Connecticut